

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(septembre - novembre 2006)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : didion.philippe@wanadoo.fr

Les belles phrases du trimestre. « Le silence régnait. On n'entendait pas un bruit. Tout le monde se taisait », Laurent Gaudé, *Eldorado* (Actes Sud) cité par Olivia de Lamberterie dans *Le Masque et la Plume* (France Inter, 3 septembre).

La mort de Lawrence d'Arabie dans *Disparaître* des Poivre d'Arvor (Gallimard) : il se sent « s'enfoncer dans le miel noir de la mort ».

« Rien n'est vierge comme de tuer », Amélie Nothomb, *Journal d'Hirondelle* (Albin Michel).

« L'amour n'est peut-être rien d'autre que d'arriver à partager avec quelqu'un son impossibilité », *Ni toi ni moi* (Camille Laurens, POL).

« Sous cette plume comme un soc qui déchire pour préparer d'improbables semailles... », celle de Gustave Thibon (*Aux ailes de la lettre, pensées inédites 1932 – 1982*, Rocher) selon *Le Figaro littéraire* (19 octobre).

Références. Philippe Murray cité par *Le Figaro littéraire* (14 septembre) au sujet de *Parpot le bienheureux* (Alain Monnier, Pocket) : « Alain Monnier est le Proust ou le Homère du handicap mental devenu civilisation ordinaire. »

Entendu dans *Le Masque et la Plume* (17 septembre) : « C'est notre Kafka » (Jean-Louis Ezine à propos de Serge Joncour, *Que la paix soit avec vous*, Flammarion) et « C'est un véritable héritier de Thomas Mann » (Michel Crépu à propos de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Gallimard).

Benoît Duteurtre (*Chemins de fer*, Fayard) est plutôt bien traité par *Le Figaro littéraire* (28 septembre) : « façon de Virgile rieur aux *Bucoliques* abolies » il est ensuite assimilé ni plus ni moins à « notre Molière ».

Libération (5 octobre) : « Voici une œuvre [*L'enfant qui maudit Dieu*, Jean-Moïse Braitberg, Fayard] dont la principale vertu est un humour innocent, celui d'un indulgent Jules Renard contemporain. »

« Cela tient de la nasarde de Cyrano, de l'Oulipo, d'Homère et de Rocambole, du pot-pourri et de la prosopopée bien allumée », Patrick Grainville dans *Le Figaro littéraire* (16 novembre) à propos de *Démolir Nisard* d'Eric Chevillard (Minuit).

Chapeau du même journal : « Le jeune écrivain [Vincent Delecroix, *Ce qui est perdu*, Gallimard] évoque le désamour en s'appuyant sur le philosophe danois Kierkegaard dans un lumineux soliloque. »

Brosse à reluire. Les portraits d'Etienne de Montety dans *le Figaro littéraire* sont toujours aussi incisifs. Ainsi, celui de Frédéric Vitoux (7 septembre) : « Penchons-nous sur la liste de ses œuvres : comment l'auteur de *Fin de saison au Palazzo Pedrotti* ou de *Des dahlias rouge et mauve* pourrait-il entretenir quelque lien avec la brutalité, la vulgarité contemporaine ? Le joli visage illustrant son dernier roman, *Un film avec elle* [Fayard], où il est question d'amitié, de bords de Seine, de rugby suffit pour admettre que le mot charme et ses sortilèges vont à l'auteur comme un gant. »

« L'écrivain [Philippe Vilain, *Paris l'après-midi*, Grasset] ne raconte pas sa vie, il ne collectionne pas les artifices. Il compose une œuvre d'art » (même journal, 14 septembre).

« Comment définir ce texte splendide dont chaque ligne est comme une veine parcourue d'un sang d'encre limpide et nerveux ? », *Télérama* (4 octobre) à propos d'*Hyperrêve* d'Hélène Cixous (Galilée).

« Jean d'Ormesson [*La création du monde*, Gallimard] n'a jamais renoncé à mêler authentique érudition et goût du jeu, aux seules fins d'instruire et de distraire des contemporains qui au regard de sa science font figure de bègues et de demeurés. » Monsieur est trop bon. Plus loin : « D'Ormesson, sa vie son œuvre donne un aperçu de ce qu'est l'infini » (*Le Figaro littéraire*, 5 octobre).

« En tournant la dernière page, on est étourdi par la sagesse, l'intelligence, la science, la force, la piété même ! qui l'imprègnent, ces qualités que la tradition chrétienne compte parmi les sept dons que le Souffle de Dieu prodigue à ceux qu'Il inspire. » On se sent tout petit devant ce jugement (dernier ?) du *Figaro littéraire* (9 novembre) sur *L'Oracle della Luna* de Frédéric Lenoir (Albin Michel).

Le Monde des livres (10 novembre) : « Lire, vivre sont des aventures. Il faut s'y préparer. S'y abandonner aussi. Avec la maestria de Jeanne Benameur [*Présent ?*, Denoël], on n'en finirait plus d'interroger le ciel. Et il y a urgence. »

Tendance. *Le Monde des livres* (29 septembre) annonce la vente de Fitway Publishing, éditeur d'une « quarantaine de livres destinés aux hommes qui ne lisent plus ». Le but était, selon son créateur, d'offrir « une ligne de livres masculins comme il y a des produits de beauté. » La vente s'explique par l'échec de la démarche. Moralité : les hommes qui ne lisent plus ne lisent vraiment plus.

Olé olé. Mordante, Nelly Kaplan, à propos de l'adaptation cinématographique des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq (*Le Magazine littéraire*, septembre 2006), « spécialiste émérite de la description du déclin physique du corps féminin. Il semble oublier qu'aussi bas qu'une femme porte ses seins, elle les porte toujours plus haut que des couilles. »

« Chaque été, son short lui sert de machine à remonter le temps », *Le Figaro littéraire* (14 septembre) à propos d'Alain Fleischer (*L'Amant en culottes courtes*, Seuil).

« Gabrielle a choisi de vivre seule, persuadée qu'elle en a fini avec le sexe. Un matin, alors qu'elle se promène nue, elle se sent observée. De sa fenêtre, en face, un homme l'épie », alléchant début d'intrigue offert par *Le Monde des livres* (10 novembre) au sujet de *Celui d'en face*, de Gabrielle Ciam (Arléa).

Tourisme. Aucun coin de la planète ne lui échappe. Après *Voyage au pays du coton*, Erik Orsenna relate, dans *Salut au Grand Sud* (Stock), un périple dans l'Antarctique. On espère que pour l'occasion, il avait emporté sa petite laine.

Prix. Echo inquiétant du *Figaro littéraire* (16 novembre) au sujet du Prix de Flore attribué à Christine Angot. Certains jurés auraient « écarté Flore Vasseur [*Une fille dans la ville*, Equateurs] au prétexte que celle-ci était enceinte, ce qui aurait détonné à la remise du prix. »

Toujours selon *Le Figaro littéraire*, Jean d'Ormesson a reçu la tiare de « pape de la langue française » remise par « le grand cru classé de Graves Château Pape Clément ».

L'affaire de la saison fut sans conteste l'exclusion du jury Femina de Madeleine Chapsal, suivie de la démission de Régine Deforges. Dans *Le Figaro littéraire* (2 novembre), cette dernière revient sur l'incident : « ... j'avais l'impression d'assister à une curée de chiennes excitées par l'odeur du sang. Il est vrai que nous n'étions pas loin de la place où se dressa la guillotine... » On notera la belle réactivité des éditions Fayard qui, trois jours après l'événement, font paraître dans *Le Figaro* cet encart publicitaire :

Document 1 à insérer

Le coin des cuistres. « Son écriture cabriole, comme un torrent de montagne, étincelant de métaphores ; et, en effet, dans son nouvel univers – intérieur autant qu'extérieur, la frontière entre les deux devenue poreuse – on respire un air d'altitude. Cette cascade de mots charriant des personnages qu'on n'est pas prêt d'oublier [sic] tend vers une conscience océanique, pour ne pas dire mystique. » Et cet avis du *Figaro littéraire* (21 septembre) sur *En nous la vie des morts* (Lorette Nobécourt, Grasset) tend franchement vers le n'importe quoi.

« Electrique comme jamais, l'écriture de Lang [*La fin des paysages*, Stock] impose un tempo démoniaque qui rend insensible le bug général qui efface des paysages, fait entrevoir d'autres programmes, confus à force d'instantanéité, et laisse la trace d'un présent en surtension dont l'écrivain est moins le scribe que le griot, mariant musiques du monde et électronique. Une réécriture aussi magistrale qu'aboutie » *Le Monde des livres* (22 septembre).

« Il y a une véritable vivisence [?] permanente. C'est coruscant. » Xavier Houssin à propos de *Fils unique* (Stéphane Audeguy, Gallimard), saisi dans *Jeux d'épreuves* (France Culture, 14 octobre).

« La littérature est une porte communicante entre les différentes pièces séparées de la vie, c'est un voilier transocéanique qui permet aux peuples des continents de se rencontrer, de se comprendre, de s'aimer ou de se haïr au gré des temps », Duong Thu Huong, à propos d'*Un pont d'oiseaux* d'Antoine Audouard dans *le Figaro littéraire* (26 octobre). On manque de place pour tout citer : « Le passé est un brouillard perpétuel qui nous entoure, mais que seuls quelques-uns savent voir, veulent voir », trois colonnes de la même tisane.

Littérature alimentaire. « Catherine Soullard [auteur de *Bouchère*, Calmann-Lévy], que son nom prédestinait peut-être à ausculter 'sous le lard' le cœur de l'être humain, excelle à décrire le travail de la chair, l'art de la découpe et les sensations que cela procure » (*Le Figaro littéraire*, 7 septembre).

On aime tellement le dernier livre d'Hélène Cixous (*Hyperrêve*, Galilée) chez *Libération* (21 septembre) « qu'on voudrait donner Cixous à manger au lecteur, le faire communier ». Une phrase du livre en apéritif : « Emeus-moi, dis mon frère/Je l'émeus longuement » et son exégèse : « émeus-moi s'entend aussi aime-moi ». Sûr que ça aiguise l'appétit.

En résumé. Passionnante intrigue de *Bonne nuit, doux prince* (Pierre Charras, Mercure de France) telle qu'elle est rapportée par *Le Figaro littéraire* (12 octobre) : « Comme le jour où le père a offert à son fils une caisse à outils, croyant le combler avec ce cadeau utile. Mais le fils, pas du tout bricoleur, et trop occupé à dissimuler le fou rire qui le prend intérieurement, sera incapable de dire merci. » Pierre Charras possède d'ailleurs selon *Le Monde des livres* (20 octobre) « un admirable talent pour évoquer avec précision ce qui passe par le regard : un rasage méticuleux, un lavage de mains soigneux ou une partie de pêche le dimanche. »

Dans *Le Figaro littéraire* (26 octobre), résumé alléchant de *Pas du tout mon genre* d'Isabelle Spaak (Les Equateurs) : « La narratrice-auteur est tombée amoureuse d'un homme marié, père de trois enfants, qui ne quittera jamais son épouse et qui prend un malin plaisir à parler de cette dernière à sa maîtresse, allant jusqu'à lui montrer des photos de vacances en famille. Et la maîtresse de subir toutes ces brimades, en souffrant en silence, prisonnière de cette histoire, ne parvenant pas à se détacher de cet homme qui la rend malheureuse. »

Vie des hommes illustres. Florian Zeller subit un portrait plutôt acide de *Libération* (6 septembre) à propos de la sortie de son *Julien Parme* (Flammarion), « ni écrit, ni à lire ». « Florian Zeller est écrivain. La preuve, il habite boulevard Saint-Germain [...] Il fait une tête de gondole tout à fait crédible [...] Il a les cheveux blonds et en pétard comme sur les pubs pour du gel ultrafixant » et autres amabilités. *Le Monde des livres* (8 septembre) considère pourtant *Julien Parme* (Flammarion) comme « sans doute son meilleur livre depuis *Neiges artificielles* [Flammarion, 2002] ». Dès le 22 août, cité par *le Figaro*, Zeller répondait à ses détracteurs : « Vous pouvez rire à mes dépens, mais vous restez une bande de désœuvrés pathétiques. Je n'ai peut-être aucun talent mais j'ai des ventes. » Hélas, on apprenait le 1^{er} septembre que le journal s'était fait piéger par un internaute qui avait usurpé l'identité de l'auteur : « Non, Florian Zeller ne perd pas de temps à répondre aux internautes qui font des commentaires oiseux sur ses livres sans les avoir lus. » C'est presque dommage. En attendant, *Télérama* (20 septembre) s'est penché sur *Julien Parme* : « confession adolescente d'une platitude absolue [...], style faussement familier et totalement dénué d'humour » d'un auteur qui a « l'air d'un vieux ringard ».

Le Figaro littéraire (14 septembre) revient sur le succès rencontré par Bernard Werber à la Foire internationale du livre de Moscou : « Elena, trente ans, déplore n'avoir jamais réussi à terminer *L'Idiot* et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski alors qu'elle lit Werber d'une seule traite. L'écrivain, qui étudie actuellement les ressorts de l'humour, a beaucoup fait rire en expliquant qu'il nourrissait au tarama ses fourmis élevées jadis dans son salon, surtout quand son interprète a traduit par le mot caviar. »

Assia Djebar, Julia Kristeva, Eric-Emmanuel Schmitt, Jean-Philippe Toussaint et François Weyergans font leur entrée dans le *Petit Larousse*.

Fait divers. *Le Figaro littéraire* (28 septembre) nous apprend que la romancière Anna Gavalda a été cambriolée dans sa maison de Melun : on lui a pris son ordinateur qui contenait les trente premières pages du nouveau roman sur lequel elle travaillait. Le supplément ne dit pas s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle.

Enigme. *Le Figaro littéraire* (5 octobre, en conclusion d'un article consacré à *Ôte-moi d'un doute... L'énigme Corneille-Molière* (Fayard) : « Reste à savoir qui sont Jean-Paul Goujon et Jean-Jacques Lefrère. » Les lecteurs d'*Histoires littéraires* devraient pouvoir répondre à cette question.

Mots doux. Citée par *Le Figaro littéraire* (28 septembre), cette amabilité de Yann Moix (*Panthéon*, Grasset) à propos de Malraux : « indéfectible cafard aux paradigmes imbitables et aux fulgurances mongoliennes. »

Brenner. Pas de tendresse sous la plume de Josyane Savigneau dans *le Monde des livres* (3 novembre) à propos de la cuisine des prix littéraires dévoilée par Jacques Brenner dans le tome V de son *Journal* (Pauvert), « compte rendu minutieux d'une vie sinistre dans ce qu'on ose à peine nommer la littérature française. Ce n'est pas ennuyeux mais asphyxiant. » Pas de tendresse mais une certaine jubilation à constater « à quel point les romanciers et critiques passant pour être au-dessus de la mêlée – notamment Angelo Rinaldi et certains collaborateurs du *Figaro littéraire* de l'époque – sont présents dans le milieu décrit par Brenner. Au contraire, ceux que ces supposés purs ont désignés comme manipulateurs – dont les collaborateurs du *Monde des livres* de l'époque – en sont absents. » Les autres journaux ne se montrent pas plus enthousiastes : « Mises bout à bout, ces confidences d'un homme désabusé et aigri constituent un véritable bréviaire de la corruption littéraire » (*Le Figaro magazine*, 28 octobre), un livre « qui va passionner les trois cents personnes qui travaillent encore sérieusement dans le papier » (*Le Figaro littéraire*, 2 novembre), « Est-ce vraiment rendre service à Brenner que de le donner à lire in extenso ? Et dans une édition aussi bâclée ? Le premier volume [est] d'un inintérêt redoutable, etc. » (*Libération*, 9 novembre).

Frank. Erik Orsenna rend hommage à Bernard Frank avec beaucoup de retenue dans *Le Monde des livres* (16 novembre) : « un romancier aigu, incomparable pour épingle une époque ; un promeneur du XVIII^e siècle anglais égaré parmi nous ; une tendre et drôle, si drôle élégance [...] ; un batailleur de notre langue, un traqueur de nos ridicules, un critique d'une générosité rare, s'effaçant devant les œuvres au lieu de se faire mousser par elles. » On peut aussi s'effacer devant les nécrologies au lieu de se faire mousser par elles.

Musique. « C'est un livre [*Crescendo*, Catherine David, Actes Sud] pour les pianos endormis, qui reposent à la cave ou trônent silencieusement dans le salon ». Pour les caler ? *Le Figaro littéraire* (16 novembre) ne le précise pas.

Ferroutage. On remarquera que, dans les parutions du trimestre, Philippe Routier a écrit *Le passage à niveau* (Stock) et Jean des Cars le *Dictionnaire amoureux des trains* (Plon).

Querelles et invectives. Tel était le sujet du dernier Colloque des Invalides, dixième du nom (1^{er} décembre). On y a constaté la disparition d'une critique littéraire acerbe, voire venimeuse, vaincue par la finance et la judiciarisation. Il est vrai que les critiques qui paraissent dans les grands journaux donnent lieu à des articles la plupart du temps platement louangeurs et consensuels. Mais il faut rendre hommage ici au *Figaro littéraire*, le seul supplément qui, dans le filet d'eau tiède ordinairement distribué, apporte un peu d'amplitude thermique. Le robinet d'eau chaude est réservé aux auteurs tenant d'une certaine tradition, académiciens en tête. Jean d'Ormesson, pour chacune de ses livraisons, soulève un enthousiasme qui fait plaisir à voir :

(document 2)

Le baquet d'eau glacée est destiné à tout ce qui touche encore, de près ou de loin, à la mouvance soixante-huitarde. Le numéro du 16 novembre se paie joliment Régis Debray [*Aveuglantes Lumières, Journal en clair-obscur*, Gallimard] dès le chapeau : « Les six premiers mois de l'année 2006 ont inspiré au médiologue une suite désordonnée de réflexions fébriles ». L'article lui-même est assez enlevé, dans sa manière d'assaisonner « le désolant Régis Debray », « ses façons de cancre savant », « grognard monté sur un cheval de bois, chargeant des baudruches avec une baïonnette en carton », « Ravachol du minuscule qui s'étouffe en ruminant sa moustache », coupable de « pages inutiles, simple catharsis qu'il aurait fallu réserver à la corbeille à papier ».

Chapeau. Un autre charme du *Figaro littéraire* tient à la façon qu'il a de présenter brièvement les livres dans les chapeaux qui surmontent ses articles. On y trouve un art de l'accroche qui n'aurait pas déparé certaines unes du magazine *Détective*. Florilège :

« L'auteur de *Cavalcade* se souvient qu'il a été chanteur... »
« Au soir de sa vie, la duchesse de Windsor essaye de se souvenir de sa grandeur passée »
« L'égérie saphique des lettres anglaises publie un roman de guerre et d'amour »
« A la suite d'une chute mortelle, un enfant ressuscite »
« La rencontre d'un livre, d'une femme et d'une ville fait basculer la vie rangée d'un professeur suisse »
« Le romancier des *Noces barbares* aborde cette fois un sujet délicat : l'attirance d'un homme mûr pour une toute jeune fille »
« Une femme et deux hommes. Ou la preuve par trois que le bonheur est possible »
« Contée en mots choisis, l'histoire d'un amant éconduit qui finit par perdre de cet amour jusqu'au désir ».

Mot de la fin. « Papa m'a écrasé toute sa vie mais ça valait le coup », Jean Mauriac sur France Culture le 26 novembre, pour la promotion de *L'après de Gaulle* (Fayard).